

NOTICE SUR A. BONHOURS, GOUVERNEUR DES COLONIES,
CORRESPONDANT DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE,

PAR M. CH. GRAVIER.

Le 30 janvier dernier, une courte note parue dans le *Temps* annonçait la mort si douloureusement imprévue de M. Bonhours, Lieutenant-Gouverneur de la Cochinchine, Correspondant du Muséum d'histoire naturelle, décédé à Saïgon, quelques jours à peine, hélas! avant son retour en Europe.

Alphonse Bonhours était né à Nîmes le 2 juillet 1864. Après avoir fait d'excellentes études au lycée de Versailles, il entra à l'École de Droit. Tout jeune encore, — n'ayant pas vingt ans, — il devint Secrétaire à la Conférence des Avocats. Son stage au barreau fut de courte durée, mais marqué par un véritable coup d'éclat. Doué d'un rare talent de parole, d'une force de persuasion entraînante, il remporta dès son début un succès retentissant dans une affaire de faux-monnayeur. Dans sa grande modestie, il s'excusait presque de cette victoire qu'il cherchait à expliquer par un ensemble de circonstances fortuites et heureuses.

En 1891, M. de Lanessan, nommé Gouverneur général de l'Indo-Chine, l'emmena avec lui et lui confia la direction de son Secrétariat particulier. C'est là que Bonhours apprit à connaître cet Extrême-Orient auquel il était si attaché et qui devait le tuer! Il en parlait toujours avec enthousiasme : l'Indo-Chine, qu'il parcourut alors entièrement, était restée sa colonie de prédilection.

Revenu en France en 1894, il fut appelé quelque temps après au Secrétariat général de la Côte d'Ivoire. On l'envoya bientôt en mission auprès de Samory; il était déjà fort loin dans la brousse, à deux jours du point où se tenait le fils du terrible sultan, lorsqu'il apprend qu'une colonne militaire est en marche derrière lui pour attaquer le redouté chef noir. Sa mission, dans ces conditions, devenait sans objet; il revient presque seul à Grand-Bassam, accompagné seulement d'un jeune commis aux affaires indigènes. Une aussi inexplicable incohérence dans la conduite de nos affaires coloniales aurait dû lui coûter la vie; lorsqu'il parlait de cette aventure, sans en tirer aucunement vanité, il s'étonnait lui-même d'avoir pu revenir sain et sauf à la côte.

Il prend alors le gouvernement intérimaire de la Côte d'Ivoire; c'est là qu'il fut atteint, pour la première fois, d'une crise grave de fièvre bilieuse hématurique.

M. de Lanessan, qui avait apprécié ses rares qualités au Tonkin, le fait revenir de l'Afrique occidentale et le nomme Chef de son Cabinet au Ministère de la Marine. Bonhours avait pour son « Patron » une véritable vénération, une affection toute filiale, un dévouement sans bornes.

Après avoir rempli ces délicates fonctions avec un tact parfait et une activité exemplaire, il reprend sa carrière coloniale et devient Gouverneur de la Côte française des Somalis, où la construction de la ligne de chemin de fer de Djibouti à Dirédaouah, à travers le désert, soulevait de grosses difficultés chez ces nomades indomptables, insaisissables, toujours prêts à user du poignard ou de la lance. C'est là que j'ai eu le bonheur de vivre dans l'intimité de Bonhoure, pendant plusieurs mois, et je les compte parmi les meilleurs de ma vie.

Le Gouvernement, reconnaissant les mérites de ce haut administrateur, l'avait décoré et, peu après, promu à la seconde classe de son grade.

En 1904, après la catastrophe épouvantable de la Montagne Pelée, la situation très troublée de la Martinique donne des inquiétudes à la Métropole. Il faut un Gouverneur habile et ferme pour redonner la quiétude aux sinistrés. On prie instamment Bonhoure de quitter ses farouches Somalis, à qui il avait su inspirer confiance, pour se rendre à Fort-de-France. Sa loyauté en impose aux partis politiques acharnés les uns contre les autres; il laisse là-bas, comme partout, de vives sympathies. Entre temps, la Guyane en effervescence réclame une intervention immédiate; des incidents électoraux ont surexcité les esprits. C'est encore à Bonhoure qu'on s'adresse. Bientôt, il parvient à ramener le calme dans la colonie sud-américaine. Le Ministère des Colonies, en récompense de ses services éminents, lui avait donné la rosette d'Officier de la Légion d'honneur et l'avait élevé au rang de Gouverneur de 1^{re} classe.

Trois ans plus tard, en 1907, après un repos bien gagné, il est envoyé en Indo-Chine et il est désigné pour administrer la Cochinchine. Quand M. Beau quitta notre colonie d'Extrême-Orient, on chargea Bonhoure de l'intérim au Gouvernement général. Les événements sont trop récents pour qu'il soit utile de rappeler ici les grandes difficultés en face desquelles il se trouva : troubles graves en Annam, attaques continuelles des réguliers et des réformistes chinois au Tonkin, partout la révolte sourde de l'élément indigène exaspéré par des fautes antérieures et notamment par de regrettables mesures fiscales, tentative d'empoisonnement collectif des troupes d'Hanoï, affolement d'une partie de la population européenne, etc. Lorsque le nouveau titulaire, M. Klobukowski, arriva en Indo-Chine, la situation était déjà meilleure, quoiqu'il y ait encore des points noirs à l'horizon.

Retré à Saïgon, surmené par ses lourdes fonctions, fortement éprouvé par le climat meurtrier de la Cochinchine, Bonhoure s'appretait à venir jouir d'un congé bien mérité lorsque la mort vint nous le ravir le 30 janvier dernier. Au Conseil des Ministres, il avait été désigné pour un prochain Gouvernement général.

De taille élevée, de manières distinguées, d'une correction toute diplomatique, Bonhoure avait, avec des dehors graves et un peu sévères, un abord bienveillant qui inspirait la confiance et attirait la sympathie. Les visiteurs, quand il les connaissait et les estimait, il savait les recevoir d'une façon extrêmement affable. Sa conversation était pleine de charmes et d'une originalité savoureuse; il avait beaucoup vu et beaucoup retenu et il connaissait si bien les hommes et les choses!

Il était rapidement parvenu, grâce à sa valeur personnelle, à une très haute situation. Au Ministère de la Marine, au Gouvernement général à Hanoï, dans ses résidences de Djibouti et de Fort-de-France, il avait coudoyé les puissants du jour, les plus éminentes personnalités appartenant à toutes les administrations, à tous les milieux, à toutes les nations; il avait reçu comme Gouverneur, soit à bord des navires français ou étrangers, soit en parcourant les pays qu'il administrait, des honneurs quasi royaux. Tout jeune encore, ayant à peine atteint la quarantaine, il était Gouverneur de 1^{re} classe des Colonies et Officier de la Légion d'honneur; il pouvait avoir confiance dans son étoile et aspirer aux plus brillantes destinées. Néanmoins, il avait conservé une grande simplicité, parce que c'était une âme d'élite; il semblait même que sa modestie si sincère s'accroissait à mesure qu'il s'élevait aux plus hauts sommets de la hiérarchie. Dans l'une de ses dernières lettres, au retour d'une de ses tournées dans les provinces de Ha-tien et de Bac-Lieu, de la Cochinchine qu'il aimait tant, il m'écrivait : « Ce serait charmant si on pouvait voyager en simple touriste; mais les obligations administratives gâtent beaucoup le pittoresque et le charme des paysages. J'ai hâte de retrouver Paris pour payer ma place dans les omnibus et débarquer du bateau-mouche sans qu'on pavoise le ponton. »

Oh! le brave cœur, si droit, si loyal, si humain! L'excellent homme, d'esprit si clair et si avisé; comme il savait, tout en restant toujours parfaitement digne, oublier sa position élevée! Comme il ignorait ce dédain imbécile, cette morgue odieuse et ridicule vis-à-vis des humbles, dont usent les médiocres pour masquer leur insuffisance! Et naturellement, il ne se laissait pas impressionner *a priori* par les situations acquises, par les valeurs estampillées; il estimait un homme pour ce qu'il valait et non pour ce qu'il était. Il avait vu de près trop de non-valeurs occuper des postes supérieurs pour admettre d'emblée que chacun mérite le rang qu'il occupe. Il n'acceptait pas volontiers les jugements tout faits; il cherchait à se faire lui-même sur toute chose une opinion personnelle; ce Français si affectionné à son pays fut, dans le sens le plus entier du mot, un homme : il fut quelqu'un.

Le fond de son caractère était certainement une indulgente bonté qui s'alliait chez lui à une grande fermeté de caractère, à une nature réfléchie et des mieux pondérées. Il était un administrateur dans le meilleur sens du mot. Il savait écouter les gens avec une patience inlassable, même lors-

qu'ils lui présentaient des requêtes inadmissibles. Souvent, hélas! obligé de refuser, il enveloppait son refus de tant de bienveillance, il l'expliquait par de si justes raisons, qu'il renvoyait le solliciteur sans le mécontenter, en le corrigeant peut-être même un peu.

Donnant l'exemple d'une vie laborieuse et presque austère, il était fort estimé par ses administrés, hautement apprécié par son personnel qu'il savait s'attacher, profondément aimé par ceux qui vivaient dans son intimité et qui pouvaient jouir des ressources de cette nature délicate, généreuse, si heureusement douée, ouverte à tant de choses.

Il montrait surtout une patience touchante envers les indigènes dont il voulait le bien, mais dont il ne rêvait pas de faire des « citoyens électeurs ». Tous ceux qui ont vécu parmi les noirs savent par quels longs détours ils s'engagent pour dire ce qu'ils veulent, comme ils dissimulent longtemps leur pensée avant de l'exprimer. Bonhoure les connaissait admirablement; il savait d'avance pourquoi ils venaient le trouver; il les écoutait toujours avec un calme imperturbable : c'était le métier, et il le faisait jusqu'au bout; c'était le devoir, et il l'accomplissait avec une patience souriante. C'est ainsi que je l'ai vu à l'œuvre bien des fois et dans des situations fort curieuses, à Djibouti et surtout à Obock. Tenant à venir explorer avec moi les récifs coralliens d'Obock, Bonhoure dut recevoir là-bas une délégation des principaux chefs de tribus de la région; la conversation se faisait par l'intermédiaire de trois langues : dankali, arabe et français. Pendant plus de deux heures, ces noirs lui racontèrent les choses les plus futiles, les plus étrangères au motif de leur démarche qui se termina naturellement par la demande du « bakchiche » traditionnel. Pas le moindre signe de lassitude ne se lisait sur le visage du Gouverneur, pendant ces interminables palabres dont il devinait parfaitement l'objet et dont il prévoyait le dénouement. A l'occasion, il savait parler de devoirs et d'obligations à ces terribles indigènes, tour à tour pasteurs et bandits, qui portaient tous au biceps le bracelet de fer gagné par quelque meurtre.

Grâce à sa loyauté et à sa bienveillance à l'égard des indigènes, il s'était acquis une renommée qui dépassait de beaucoup les frontières, — toutes conventionnelles, du reste, chez ces nomades, — de la Somalie française. On n'a jamais su ici que le « Mad Mullah », — ce chef très avisé, moins fou que ne l'ont prétendu ses adversaires, — qui harcela si longtemps les Anglais, avait offert à diverses reprises à Bonhoure les vastes territoires sur lesquels s'étendait son influence. Loyal toujours et très habile, le Gouverneur français sut montrer en ces conjonctures une grande circonspection devant l'insistance du Mullah qui lui envoya des émissaires porteurs d'épîtres enflammées écrites dans cette langue arabe si riche en expressions imagées. Pauvre et cher ami! pourquoi être parti sans nous avoir laissé un livre dans lequel nous aurions pu le retrouver; retrouver toute sa pensée si riche et si originale; c'eût été un beau livre, sincère et instructif, sur la

vie coloniale, un livre utile à son pays, précieux au cœur de tous ceux qui l'ont approché.

Faisant allusion aux malheureux événements de l'Indo-Chine qui ont rendu son intérim si pénible, il me faisait part, en septembre 1908, des angoisses de sa conscience :

« Quand on n'a contribué, m'écrivait-il, par aucun de ses actes à la préparation d'événements de ce genre (qu'au contraire on a toujours préconisé d'autres politiques que celles qui en sont plus ou moins responsables), il est cruel d'être soudain obligé d'y faire rigoureusement face. J'ai accompli mon devoir de mon mieux, je crois que tout ce que j'ai fait était juste, nécessaire, indispensable; mais, malgré tout, ce sang versé en Annam et au Tonkin m'assombrit. »

A Djibouti, où s'arrêtent tant de navires parcourant l'Océan Indien, l'Extrême-Orient ou l'Océanie, où passent tant de missions s'acheminant vers l'Abyssinie ou vers quelque autre contrée plus éloignée, le Gouverneur a souvent à résoudre de délicates questions diplomatiques. Ce fut surtout au cours de la guerre russo-japonaise, durant le séjour de la flotte de l'amiral Wirenius dans le golfe de Tadjourah, que la sagacité de Bonhoure fut fréquemment mise à l'épreuve. Il s'en tira toujours avec un tact accompli qui faisait l'admiration de ses hôtes et une cordialité qui les touchait. Il me semble encore le voir à un moment tragique, à la réception des premiers télégrammes si tendancieux de l'agence Reuter, relatifs à la surprise de Port-Arthur, qu'il communiquait aux officiers russes; je le vois consolant affectueusement le Commandant du *Dmitri Donskoï*, un doux géant qui pleurait à chaudes larmes en balbutiant un langage incompréhensible où se mêlaient les noms de ses camarades morts dans le désastre, les mots du télégramme anglais et des paroles françaises de remerciements.

Partout où Bonhoure est passé, il n'a fait que du bien; partout il a apporté la paix et la concorde.

C'était un esprit très cultivé, nourri des lectures les plus diverses et les plus fortes, doué d'une mémoire des mieux ordonnées. Il avait en particulier cette somme de connaissances si variées, si sincères, si on peut dire, que possèdent les voyageurs intelligents et attentifs qui ont parcouru le monde, qu'on n'acquiert jamais, même en travaillant assidûment dans le laboratoire ou dans le cabinet de travail.

Avide de connaître toujours davantage, il s'intéressait à toutes les grandes questions scientifiques. Il avait d'ailleurs de la science, en général, une conception plus large et plus juste que bien des chercheurs de laboratoire. Je me rappellerai toujours l'étonnement amusé de mon ami Henri Chaumat, le savant sous-directeur de l'École supérieure d'électricité, quand, un soir que nous étions entre intimes, il se vit interrogé par le Gouverneur sur

diverses questions de Thermodynamique, notamment sur l'entropie : échos chez lui de lectures philosophiques récentes et témoignage d'un esprit curieux, toujours en éveil.

Il avait eu de très bonne heure le goût le plus vif pour les sciences naturelles et en particulier pour l'Entomologie.

Il faut se souvenir qu'il a publié dans les *Annales de la Société Entomologique de France* un très intéressant mémoire, accompagné d'excellentes figures qu'il avait dessinées avec le plus grand soin, sur le *Platyssyllus Castoris*⁽¹⁾, ce singulier parasite découvert par Ritsema sur le Castor du Canada (1869) et rencontré par lui sur le Castor du Rhône (1883); on peut y lire un exposé très complet des opinions diverses qui ont été émises par les naturalistes sur les rapports que cet être aberrant peut avoir avec tel ou tel ordre d'Insectes.

Lorsqu'il était en France, il assistait fidèlement aux déjeuners traditionnels du mardi qui réunissent chez le docteur Marmottan, l'ancien maire de Passy, les plus fameux naturalistes que passionne l'étude des Articulés ou Arthropodes, notamment Eugène Simon, Louis Bedel, Maurice Maindron qui, dans un langage élevé, a adressé un adieu ému à son ami, notre grand et malheureux Colonial.

Des diverses régions du globe où il avait résidé, Bonheure avait rapporté d'importantes collections d'Insectes qu'il avait enrichies par voie d'échanges avec ses correspondants. « Quand sonnera, me disait-il quelquefois, l'heure tranquille de la retraite, je quitterai sans regret les honneurs officiels pour devenir un bon vieux naturaliste. » Bénies soient nos études d'histoire naturelle qui l'intéressèrent toujours, l'amusèrent quelquefois et lui donnèrent au moins du bonheur en perspective. Il déplorait bien souvent, depuis qu'il était en Indo-Chine surtout, de n'avoir plus jamais un moment à consacrer à la Zoologie.

Dans sa résidence de Djibouti, où il avait l'hospitalité si large et si cordiale, il réservait une place de faveur aux naturalistes. Je n'oublierai jamais, quant à moi, la façon touchante dont il m'accueillit. Il fit prendre mes bagages à bord du *Djemnah* par un employé indigène des travaux publics, les fit transporter au Palais du Gouvernement, m'expliquant par un mot très aimable qu'il m'était impossible de chercher ailleurs un logement.

Il m'offrit toute une partie de ses appartements pour m'installer et y établir un laboratoire provisoire. Comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire au retour de ma mission⁽²⁾, si j'ai pu rapporter de là-bas d'importantes collections, recueillir tant de types nouveaux dans les groupes les plus variés, c'est en

(1) Alphonse BONHEURE, Note sur le *Platyssyllus Castoris* Ritsema et sa capture en France. *Ann. de la Soc. Ent. de Fr.*, 6^e sér., t. IV, 1884, p. 147, Pl. 6, fig. 1 à 8.

(2) Cf. *Bull. du Muséum d'Hist. nat.*, t. X, 1904, p. 263.

grande partie à Bonhoure que je le dois. Si j'avais été réduit aux seules ressources de ma « mission gratuite », s'il n'avait pas mis à ma disposition les bateaux et les équipages du Gouvernement chaque fois qu'il le put, il m'eût été impossible d'explorer aussi fructueusement que je l'ai fait les récifs de la baie de Djibouti, des îles Musha et d'Obock. Il s'intéressait très vivement à mes trouvailles et à mes recherches et, quand il avait une minute de liberté, il venait s'enquérir des récoltes de la veille. Après déjeuner, au lieu de faire la sieste à laquelle invite d'une façon si pressante le soleil de plomb de ces pays, il étudiait à la loupe ou au microscope les animaux vivants du laboratoire qui avaient attiré particulièrement son attention.

Lorsqu'à mon départ de la Côte des Somalis, tout confus de tant de bonté, je voulus lui exprimer ma profonde reconnaissance pour l'accueil qu'il m'avait fait, pour le généreux concours qu'il m'avait prêté, il prétendait, avec une exquise délicatesse, — que j'eusse prise pour de l'ironie si je ne l'avais pas bien connu, — que c'était lui qui était mon obligé, à cause des choses que je lui avais fait connaître dans les récifs coralliens et dont il ne soupçonnait pas l'existence et que, selon lui, la découverte la plus importante de notre campagne d'exploration, c'était notre mutuelle amitié. Et, en effet, les sentiments de vive sympathie que nous avons, dès le début, éprouvés l'un pour l'autre, n'avaient fait que se fortifier avec le temps. Le souvenir des trois mois que j'ai passés auprès de cet homme éminent, dont la belle santé morale était si réconfortante, restera à tout jamais gravé dans ma mémoire.

Le Muséum d'histoire naturelle, qu'il aimait beaucoup, perd en lui l'un de ses meilleurs Correspondants, l'un de ses plus fidèles soutiens. Il ne manquait jamais une occasion de lui être utile. Lorsque M. A. Lacroix poursuivait ses études pétrographiques après l'éruption de la Martinique, Bonhoure fit de son mieux pour lui procurer les matériaux dont il avait besoin. Tout récemment encore, lorsque les nécessités budgétaires forcèrent à diminuer les crédits affectés à la Mission scientifique permanente en Indo-Chine, il chercha la solution la plus favorable à notre grand établissement national.

Tel m'est apparu l'homme qui vient de s'en aller si prématurément, en pleine possession des facultés intellectuelles et morales les plus riches, de tout ce qui fait la vie belle et enviable. Pourquoi faut-il donc que cette noble carrière s'interrompe brusquement, alors qu'elle offrait encore tant de promesses et d'espoir? Cruelle question, douloureuse angoisse. Ses amis n'oublieront jamais cet excellent cœur si bon et si généreux, et le pays ne saura peut-être point la perte qu'il fait en ce serviteur si intelligent et si consciencieux, qui lui avait rendu tant de services et qui pouvait lui en rendre tant encore. Il faut pleurer de telles natures si précieuses et si rares, qui passent dans la vie, charmantes et utiles à tous, et qui réconcilient l'homme avec

lui-même. Puisse au moins l'unanimité des regrets que notre ami si cher laisse après lui adoucir la douleur de ceux qui viennent de perdre en lui le frère le plus tendre et le fils le plus dévoué!

COLLECTIONS RECUEILLIES PAR M. E. HAUG, DANS L'OGÔOÛÉ.

POISSONS.

PAR M. LE D^r JACQUES PELLEGRIN.

(TROISIÈME NOTE.)

Un nouveau petit envoi provenant de récoltes faites d'août à décembre 1908 par M. le pasteur Ernest Haug aux environs de Ngomo (Ogôoué) et complétant les collections de Poissons dont j'ai donné déjà la liste⁽¹⁾ ne peut être passé sous silence. Sur 16 espèces qu'il contient en effet, 9, parmi lesquelles plusieurs extrêmement intéressantes, n'avaient pas encore été recueillies par ce zélé correspondant du Muséum. Deux sont nouvelles pour la science, ce sont des Siluridés appartenant au genre *Amphilius* et *Auchenauglanis*, dont on trouvera ci-dessous la description.

Lepidosirenidae . . .	<i>PROTOPTERUS DOLLOI</i> Boulenger.
Mormyridae	<i>MORMYROPS ZANCLIROSTRIS</i> Günther.
Characinae	<i>BRYCONETHIOPS MICROSTOMA</i> Günther var. <i>MOCQUARDIANA</i> Thomidot. <i>NANNOCHARAX PARVUS</i> Pellegrin.
Cyprinidae	<i>LABEO ANNECTENS</i> Boulenger. <i>BARBUS BATESI</i> Boulenger. — <i>TRISPILOMIMUS</i> Boulenger.
Siluridae	<i>Amphilius nigricaudatus</i> nov. sp. <i>Auchenauglanis macrostom</i> nov. sp. <i>MICROSYNODONTIS BATESI</i> Boulenger.
Muraenidae	<i>OPHICHTHYS (SPHAGEBRANCHIUS) BUETTIKOFERI</i> Steindachner.
Ophiocephalidae . .	<i>OPHIOCEPHALUS OBSCURUS</i> Günther.
Anabantidae	<i>ANABAS NIGROPANNOSUS</i> Reichenow.
Naudidae	<i>POLYCENTROPSIS ABBREVIATA</i> Boulenger.
Cichlidae	<i>PELMATOCROMIS NIGROFASCIATUS</i> Pellegrin. — <i>GUENTHERI</i> Sauvage ⁽²⁾ .

⁽¹⁾ *Bull. Mus. Hist. nat.*, 1906, p. 467 et 1908, p. 347.

⁽²⁾ A cette liste de Poissons doit être joint un curieux Reptile fouisseur de la famille des *Amphisbænidés* que je rapporte au *Monopeltis Dumerili* Strauch, var. *unirostralis* Mocquard.